

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson : (histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud) : [suite]

Autor(en): **Othon, de Grandson**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 18

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lo carbatié et le bliesson.

STASSE dusse être onna tota veretáblia, cà m'a èta contàte pè quauquon que l'allàve soveint àò pridoz l'ai a on par d'an et que n'ouserai pas dere d'ài dzanlie. La vo baillo se vo la vollai, mà mè recoumando bin que vo ne la dièssi-pas tráo liein po cein que ne voudri pas que tot lo mondo satse clli l'affère.

Metsi à la Caton ètai on pirate et on crebllia-foumàre dau diábllo que baillive à sè dzein de la soupa épaisse à l'iguie et que lau fasai medzi dau pan de truffie. Lè crouffe leingue desant que mimameint ne doutève pas le plliemitse po l'ai bailli on bocon mè de niar, que lè z'ovrai n'èin medzissant pas tant : por quant à mè n'èin sé rein, lè pào-t'ètre d'ài dzanlie, lè dzein sant d'ài tant mauvais dieux ora. Clli Metsi ètai carbatié et fasai pardieu bin son commerce cà ètai on tot fin po fère d'ài meràclio : ne tsandzive pas de l'iguie ein vin quemet Noutron-Seigneur, mà avoué dau vin de bliessounà ie fabrequàve dau cráno vin de vegne que lè fenne amávant quasu m'ie l'autro ; d'ailleu l'ètai on bocon pe dào et ie s'èin relètsivant lè pòtte. Ma, mà f'ai ! lè z'hommo, ne vu pas vo dere que n'arant pas mi amà dau Gravaux tot pellet (ein avai assebin, et dau tot bon), cà clli noví à Metsi lau baillive la fouàre et quand quauquon ètai on bocon resserà, lè dzein l'ai desant : « B'ài dau noví à Metsi à la Caton, ie f'at antant d'eff'è que de l'oulio de ricin ». Tot parai nion n'arai jamé oussà lo l'ai fotre à n' : sè sarai met ein colère et pu assebin on n'ètai pas práo su que s'ài dau vin de bliesson que lau veindai.

Mà, n'a rein perdu por atteindre, clli mele-bàogro ; attiuta-vai :

Onna veilla que l'ai avai z'u onna misa de bou, on par de mijào ètant vègnia bàire chopine vè Metsi : l'ai avai quie Pjero à Tambou, Daniet à Maisonneu, Sami, Djan à Fratet et pu cllique dau Tsalet, lo Isaque, que l'ètai on tot fin et qu'avai djurà de bailli son affère à Metsi à la Caton se l'avai lo bounheu de lau z'apportà dau cllia de bliessounà. Manque pas ! Vaitcé qu'ao premi verro mon Isaque sè peinse dinse : — L'èin è ! tè vao vère, tsaravouta que t'i ! Laisse mè pi fère. Tè vu bailli tè bliesson.

Quand lau litre fut bu, et que Metsi ein ètt rapportà on autro, vaitcé mon Isaque que met tot bounameint ein catson dein la botoille quatro pepin de pere que l'avai prai tsi li et sè met à dèvesà ein faseint seimblant de rein, tandu que Pjero à Tambou vessève. Tot d'on coup, Pjero

sè met à guegni la botoille ein la cllieineint on bocon po mè vère.

— Que l'ai a-te ? que l'ai dit Daniet à Maisonneu.

— L'ai a de l'affère nà dedein, que repond Tambou, ein vouàiteint tot proutso à la cllière, sè pas que dau diabllio l'è.

— On djurerai d'ài pepin de père, so desai Isaque, tandu que Metsi tsandzive de couleu cà, veretabliameint, l'avai teri dein la botoille lè trai-quart de bliesson et onna dzincliàte de Gravaux permi po la couleu.

— L'ai a pas moyen, que dit dinse Tambou. Chechet ma f'ai, l'èin è, l'è d'ài pepin de bliesson. Ah ! tsaravouta ! tè vao no veindre dau bliesson po dau Gravaux et no fère souci lè pepin ! Tè va vère ! Prépare pi on panà po ramassà tè z'ou !

Adan tè châte su Metsi que sè crayai que binsu clliau pepin vègniant de la boîte, lo t'èim-pougne pè la guierguetta, lo tè reinvèsse su onna trábllia et l'ai tè eingosale cein que restève dau litre dein lo mor.

— Tè tè bliesson ! serpeint ! que l'ai fasai, que trolliant dein lo veintro et que fant corre tota la dzornà. Ein f-to sou, ora ?

Metsi brouillive et quand s'è relèva failli lo vère ! Ma l'ètant t'i contre li, que failli-tè fère ? L'a bin faliu sè conteinta et djurà... mà on pou tà.

Et du clli dzo, Metsi à la Caton n'a jamé mè-cllià à Gravaux dau cllia de bliessounà .. dèvant de l'avai passà dein on crebllio fin.

MARC A LOUIS.

Opinions politiques. — Quelqu'un contait la jolie histoire que voici. Elle se passe en Amérique.

Un jour, un magistrat annonçait à trois nègres qu'il donnerait une dinde à celui qui justifierait de la meilleure façon ses opinions républicaines.

— Je suis républicain, dit le premier, parce que les républicains donnent l'émancipation aux nègres.

— Très bien !... Maintenant, Bill, vos raisons ?

— Je suis républicain, parce que la République a édité de sages lois.

— Bravo !... Et maintenant, Sam, qu'avez-vous à dire, à votre tour ?

— Moi, je suis républicain tout simplement pour avoir la dinde !...

C'est bien cela.

Et l'on sait même, sur ce fait,
Bon nombre de blancs qui sont nègres.

Les bonnes fêtes !

De la *Tribune de Lausanne*, à propos du cortège de Moudon, « La montée à l'alpage » :

Les fêtes devaient avoir, dans les bourgades de la Grèce, cette gaieté simple et populaire. Elles étaient comme l'expression humaine de l'universel renouveau. Quelle siècle et quelle religion n'a pas eu ses fêtes du Printemps ? La merveilleuse expansion des sèves trouble de son mystère éternel l'âme des hommes et des choses. Ainsi, la bonne ville de Moudon, après l'hiver sans fin, sous un ciel capricieux, voit s'animer ses beaux songes. Elle n'a cherché que l'amusement de quelques heures, et elle a renoué les fils dorés des anciennes traditions qui tissent sur une ville une bannière de rires, de larmes, d'espoir et de sang.

Les esprits réalistes peuvent s'indigner de ces fêtes. C'est, disent-ils, une dépense inutile d'argent et de temps. Les semeurs de cendres répètent aussi que l'homme ne doit pas être distraité de ses mornes destinées. Les malades ne peuvent supporter la grande clarté du soleil. Ils ignorent, les pratiques et les craintifs, quelle force intérieure peuvent donner à un peuple des fêtes désintéressées. Ce sont les belles fleurs de la liberté et de la paix. Il y a peut-être plus de sagesse dans le rire d'un enfant que dans les larmes d'un vieillard. La joie est une merveilleuse éducatrice. Sa baguette fleurie montre plus de vérités profondes que la férule d'un maître d'école.

Il y aura des chants longtemps encore dans les cafés, et des récits enthousiastes dans les familles de Moudon. Les habitants de cette vieille ville charmante l'en aimeront davantage. Les fêtes ornent les foyers de souvenirs aussi précieux que le buis bénit et les immortelles des deuils.

RENÉ MORAX.

Du calme !

RÈGLE générale, il ne se faut jamais fâcher ! Certes, ce n'est pas toujours aisé de garder son calme, d'autant qu'il est des gens qui ont le don de vous le faire perdre. Ah ! les pestes, va !

Mais, se fâcher, c'est souvent risquer d'emblée tous ses atouts, c'est-à-dire les avantages qu'on peut avoir sur son contradicteur, surtout si, lui, reste de sang-froid.

C'est aussi friser la bêtise.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

4

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE III (suite).

Ayant désarmé par deux fois, son adversaire, Othon lui demande s'il est satisfait ; à quoi celui-ci répond toujours que c'est à sa vie qu'il en veut. Surpris d'une si étrange fureur, l'amant de Catherine se voit enfin forcé de renoncer aux ménagements qu'il a d'abord employés : et l'inconnu qui a la main droite percée d'un coup d'épée, laissant alors échapper la sienne, saute légèrement en selle, puis disparaît, en faisant des imprécations contre son vainqueur.

Mais quelle est la surprise du bon chevalier, en reconnaissant dans l'épée que son ennemi s'est vu contraint de laisser sur le champ de bataille, celle dont Blanche de Savoie fit présent à Gérard d'Est-

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

vayer son filleul, lors qu'il fût reçu parmi les pages du comte Amédée !

Pourquoi donc cette haine de Gérard ? Ils n'avoient jamais eu de démêlés, ils se connoissoient à peine. Gérard étoit son voisin, son parent, le filleul chéri de sa mère : leurs familles avoient toujours été unies... Ah ! sans doute Gérard ne pouvoit haïr en lui qu'un rival, et Catherine étoit l'objet de ce combat mystérieux, dont l'issue eut toujours été ignorée, si Gérard eut été vainqueur : les gouffres de l'Aar en eussent enseveli jusques aux moindres traces, et Grandson eut disparu de l'univers, sans qu'on eut jamais su pourquoi, ni par qui il avoit reçu le coup de la mort.

Mais trahi par sa propre épée, Gérard voit tourner contre lui un événement dont il attendoit son bonheur.

Trop généreux pour ne pas plaindre son rival, Othon s'efforce de concilier ses procédés avec les notions délicates qu'il a lui-même sur l'honneur, lorsque Archibald, croyant voir de loin que le combat est terminé, se rapproche au petit pas de son maître, et lui fait observer qu'il est tems de chercher un gîte.

¹ Blanche de Savoie, mère de Grandson, étoit marraine de Gérard d'Estavayer, qui avoit aussi pour parain, Gérard de Montfaucon, seigneur d'Echallens. Gérard, qui portoit alors le deuil de son père, avoit voilé son œu, du crêpe qu'il avoit au bras, pour demeurer inconnu à Grandson.

On étoit alors au printemps, la nuit s'avançoit ; et s'il falloit la passer à la belle étoile, une aube-gelée pouvoit être fort incommode. Archibald conclut que le parti le plus sage, est de retourner sur leurs pas au château de Belp.

Mais quelque heureux que soit ce prétexte de reparoître chez celle qu'il aime, Grandson résolut d'ensevelir dans un éternel silence l'aventure du combat, préférè l'abri que présente la cabane déserte d'un charbonnier.

Profondément endormis sur un tas de feuilles sèches, le maître et le serviteur reposent en gens qui savent ce que c'est que *guerroyer*, lorsque vers le milieu de la nuit, leur sommeil est interrompu par les aboyemens redoublés du chien de Grandson. Ils aperçoivent alors à la clarté de la lune, l'intrépide Roland dressé contre la porte, ouvrant son énorme gueule, et faisant retentir leur asile du son terrible de sa voix. Aussitôt Grandson saisit son épée, va droit à la porte ; et l'ayant ouverte sans balancer, il suit ainsi qu'Archibald, les traces de Roland, qui s'est élancé dans un hallier voisin. Bientôt ils le perdent de vue, et regagnant sans lui leur gîte, ils y passent paisiblement le reste de la nuit. Le lendemain, Grandson cherche en vain l'épée de Gérard, on a profité de leur sortie nocturne pour l'enlever ; et cette étonnante disparition fait naître bien des conjectures. Est-ce par des voleurs ordinaires que leur repos a été troublé ? Ou son ennemi n'a-t-il point tenté une fausse

Enfin, la colère est un piètre moyen de persuasion. On peut, avec de la voix, en criant plus fort que lui, réduire au silence son antagoniste : on ne le convertit pas. Après une violente dispute, chacun s'en va plus obstiné que jamais dans son opinion.

Il est des gens, il est vrai, qui escomptent les douceurs d'une réconciliation. Très joli cela, mais ça ne réussit pas toujours.

La colère a parfois ceci de bon, dit-on, qu'elle vous débarrasse à tout jamais de certains importuns. Soit. Mais là, entre nous, ne serait-il pas plus simple de ne pas attendre que la mesure soit comble et de répliquer à ces gens-là, froidement, avec un certain petit ton sec qui manque rarement son effet : « Eh ben là, dites donc, l'ami, en voilà assez; fichez-moi la paix, voulez-vous ! »

C'est bref, c'est net, et on ne se fait au moins pas de mauvais sang.

Car la colère, c'est très mauvais pour la santé, savez-vous. Quand elle est poussée à son paroxysme, elle peut amener une mort subite. L'histoire est là pour le prouver, disent les *Feuilles d'hygiène*, de Neuchâtel.

L'empereur romain Nerva est mort d'un violent accès de colère à la vue d'un sénateur qui l'avait grandement offensé. L'un de ses successeurs, Valentinien 1^{er}, eut le même sort. Il était en train de reprocher violemment à des Germains, envoyés en députation, leur ingratitude envers le peuple romain, lorsque, tout à coup, la rupture d'un vaisseau sanguin le fit tomber mort.

Le célèbre chirurgien anglais, sir John Hunter, dans une discussion scientifique avec un de ses collègues, se mit dans une telle colère, qu'il en eut, par la rupture d'un vaisseau, une hémorragie mortelle.

Un médecin russe, Bogdanowski, faisait l'amputation d'un pied, lorsque la maladresse de son assistant l'exaspéra au point de le faire tomber raide mort.

Toutes les explosions de colère n'ont pas toujours les mêmes conséquences. Mais il est certain qu'elles ont sur notre organisme une influence très importante. On sait qu'elles agissent sur notre appétit. Toute excitation, toute discussion désagréable à table, surtout pour des personnes d'un tempérament bilieux, peuvent amener un trouble grave dans les fonctions digestives.

On n'ignore pas non plus, que des mères qui nourrissent risquent, lorsqu'elles se mettent en colère, d'introduire dans leur lait une substance

nuisible, qui n'est pas encore analysée, mais que l'on ne peut nier.

Enfin, il est à remarquer que de violentes excitations, telles que des accès de colère, prédisposent au diabète.

Croyez-nous en : du calme... du calme !

« **Westminster-Church.** » — Il vient d'arriver une drôle d'aventure à la propriétaire d'une pension-famille modeste et de création toute récente.

Une dame anglaise, désireuse de passer quelques semaines dans cette pension, s'enquit auprès de la propriétaire du prix et — en Anglaise pratique — demanda si les W.-C. n'étaient pas trop éloignés.

W.-C. ? L'hôtielière n'avait jamais vu ni connu ces lettres fatidiques. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Elle réfléchit longuement et ne trouva pas. Elle s'adressa à un client, un loustic.

— W.-C. ! fit celui-ci, cela signifie « Westminster Church » ; cette dame demande où se trouve le temple.

Et la brave hôtielière d'écrire à sa future cliente :

« Quant au W.-C., il se trouve à cinq minutes de l'hôtel ; mais je tiens à vous prévenir qu'il n'est ouvert que le dimanche, et que, vu l'exiguïté de l'endroit, il est nécessaire de s'y rendre de grand matin pour y trouver une place ».

La bonne dame ne put s'arranger de ces conditions ; elle ne vint pas.

Marseillais du Flon. — Deux marchands de tomates se rencontrent à la gare centrale de Lausanne.

— Tu viens prendre livraison de la marchandise ? fait l'un.

— Oui, répond l'autre, tu vois ces deux wagons-là, devant nous : ils sont pleins de tomates à mon adresse.

— Peuh ! quelle misère !... Moi, j'attends pour mes tomates l'arrivée de trois wagons de cumin.

Le remède des trois chapeaux. — Etes-vous affreusement enrhumé, nous disait l'autre jour un de nos amis, souffrez-vous d'une bronchite ou d'une grippe, foutez-vous au lit, couvrez-vous d'un gros édreon et mettez à vos pieds un chapeau, si possible un tuyau de poêle ; après quoi, faites-vous administrer un grog carabiné, deux grogs, trois grogs, etc., jusqu'à

hommes masqués, sortant brusquement d'une mesure avec des flambeaux, poussent des cris dont leurs chevaux s'effrayent tellement qu'ils se cabrent, et se précipitent dans un ravin qu'ils cotoient depuis quelque tems. Un éclat de rire infernal, applaudit au succès de cette abominable ruse ; et c'est probablement pour s'en assurer, qu'un des masques s'approche alors du ravin, mais la lueur de son flambeau est un secours que le ciel envoie à l'une de ces victimes. Grandson ayant réussi à se démêler de son cheval, s'attache aux broussailles, parvient à regagner sa route ; et mettant aussitôt l'épée à la main, poursuit l'auteur de sa disgrâce avec toute la fureur que doit lui inspirer le destin funeste d'Archibald. Le fugitif semble avoir des ailes ; toujours poursuivi par Othon, il jette son flambeau, prend à travers-champs, joint la grande route, et gagnant enfin le cimetière de Cheires, à l'instant où le fer vengeur est près de l'atteindre, il s'y réfugie devant une croix. A ce signe révéral, le courroux du chevalier se calmant tout-à-coup :

— Vas, misérable, s'écrie-t-il, *Dieu garde* Othon de sacrilège ! cesse de trembler pour ta vie : mais je veux connaître les traits de ta figure scélérate, et ne te quitterai que lorsque la lumière m'aura permis de les voir.

En parlant ainsi, Grandson saisit le perfide masque d'un bras vigoureux ; et bien que cet inconnu soit taillé en force, il n'éprouve d'abord qu'une résistance foible, embarrassée, telle que peut l'être

ce que vous voyiez trois chapeaux : vous serez guéri !

Le festival à la Cathédrale. — Le Chœur d'hommes, l'Union Chorale et le Chœur mixte de Lausanne ont décidé de donner, à la Cathédrale de Lausanne, le samedi 15 et le dimanche 16 juin prochain, sous la direction de M. Emile Jaques-Dalcroze, deux auditions intrégraes de la partition du *Festival vaudois* qui fut représenté sur la place de Beaulieu aux Fêtes du Centenaire de 1903. Deux cents dames et cinquante messieurs y prennent part. La partie instrumentale sera confiée à l'Orchestre symphonique de Lausanne, renforcé, et à la Musique du régiment de Mulhouse. Les solistes seront les mêmes qu'en 1903, à savoir, Mlle Hélène H. Luquiens, Madame Troyon-Blesi, M. Troyon, M. Bøpple, de Bâle, et M. Saxod, de Genève.

Une Médaille. — La Société française de géographie, à Paris, vient de décerner la médaille Huber, pour travaux géographiques sur les Alpes (inédits), à MM. C. Knapp, Maurice Borel et V. Attinger, pour leur beau Dictionnaire géographique de la Suisse.

Devinette.

La réponse à l'énigme du N° 16 est *zéro*. — Toutes les réponses reçues sont justes. Le sort a désigné pour la prime M. Ch. Bersier, à Payerne.

Charade facile.

Qui, dans l'adversité, ne s'arme de l'entier, Dans un accès du *deux*, se coupe le premier.

PRIME : Un exemplaire, *Au Foyer romand*, 1892. — Les réponses sont reçues jusqu'au jeudi, à midi.

Théâtre. — Le succès de la semaine fut *La petite Bohème*. Il en a été donné trois représentations devant trois salles comblées. — Demain, dimanche, nous aurons la deuxième des *Mousquetaires au Couvent*, une opérette de famille. — Mardi, *Le jour et la nuit*, de Lecoq. — Vendredi, *Les Cloches de Corneville*, de Robert Planquette.

Vrai, M. Bonarel a le vent en poupe. Tout ce qu'il donne réussit et les billets s'enlèvent en un clin d'œil. Tant mieux pour lui.

En prenant, le matin de bonne heure

comme premier déjeuner une tasse de l'excellent café de malt Kathreiner, on sentira au bout de peu de temps l'effet salutaire et durable d'un régime aussi rationnel. Le café de malt Kathreiner réunit notamment au goût et à l'arôme du bon café tous les avantages caractéristiques et partout si appréciés du malt, ce qui en fait une *boisson de santé dans toute l'acception du mot*. Voici ce que devraient méditer tous ceux auxquels le café ne convient pas, ou ceux qui souffrent, qui sont nerveux ou débiles.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

AMI FATIO, successeur.

attaque pour lui dérober ce témoin irrécusable de leur combat ?

Grandson et son écuyer agitent cette question avec assez d'intérêt, mais l'objet qui s'offre à leurs yeux en sortant de la cabane, fait disparaître toute autre idée. Etendu devant la porte et nageant dans son sang, le fidèle *Roland* échappé à ses bourreaux, consacre ce qui lui reste de vie à son maître, il lui fait encore un rempart de son corps : à sa vue il parait se ranimer un instant, le battement de sa queue exprime sa dernière joie ; il expire en léchant ses pieds.

A cet incident près, qui gâta la première journée, les deux voyageurs firent heureusement leur route jusqu'à Payerne, où il fallut s'arrêter quelques heures pour faire reposer leurs chevaux.

Grandson délibère un instant s'il ne conviendrait pas de passer la nuit dans cette ville, où l'on cherche à le retenir ; une pluie *batante*, une obscurité profonde, le croisement importun des corbeaux qu'Archibald a observé sur leur route, tout semble se réunir pour l'y engager.

Mais l'âme d'un héros ne se laisse pas frapper par des augures sinistres ; la pluie cesse, le vent s'apaise, un destin fatal l'emporte ; et Grandson part vers le milieu de la nuit. Archibald, à qui le pays est parfaitement connu, choisit de préférence une route de traverse qui peut abrégier le chemin qui leur reste à parcourir.

Déjà ils ont fait quelques milles, lorsque deux

celle d'un seul bras. Cependant revenu bientôt de la première surprise, l'inconnu emploie au défaut du bras droit qu'il porte en écharpe, non-seulement les pieds, mais jusques aux dents. Son masque se délie pendant cette étrange lutte : incident que l'obscurité rend nul au commencement du combat : enfin, Grandson ne voulant point abandonner son adversaire, les deux Champions parviennent en se débattant jusques à la porte entr'ouverte de l'Eglise ; et la lumière d'une lampe qui brûle devant l'autel, éclaire les traits de Gérard.

— Perfide... ! s'écrie Grandson, non, je ne saurois en croire mes yeux, un vain fantôme les abuse... tu n'es point, tu ne saurois être ce Gérard, qui brûlant de marcher sur la trace de ses ancêtres vient d'obtenir à Chambéry, le grade honorable de chevalier. Il ne démentirait pas à ce point le sang qui coule dans ses veines ; et s'il eut nourri quelque haine secrète contre un voisin, c'est dans le *champ d'honneur* qu'il l'eût appelé pour vider leur querelle en gentilshommes ; ce masque odieux n'eût point dérobé ses traits ; et surtout il n'eût pas attenté en vil assassin, à la vie de son ennemi.

— Vas... répond Gérard, le tems t'apprendra ce que peut la haine... Si le choix m'est laissé, tu n'en doutes pas, je t'immolerai dans le *champ d'honneur*. mais tu ne mourras que de cette main que tu as percée. Le fer, le poison, le ravin dont tu t'es sauvé par miracle, j'emploierai tout pour prévenir le bonheur de mon rival, ou pour l'en punir. (*A suivre*)